

Popper et les néofascistes

Jacques G. Ruelland

Volume 50, Number 1, Spring 2026

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1125637ar>

DOI: <https://doi.org/10.62212/revuepossibles.v50i1.962>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Possibles

ISSN

0703-7139 (print)

2818-2758 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

G. Ruelland, J. (2026). Popper et les néofascistes. *Possibles*, 50(1), 100–106.

<https://doi.org/10.62212/revuepossibles.v50i1.962>

Article abstract

Popper n'a jamais accepté aucune forme de dictature. Il s'est opposé au fascisme comme on s'oppose aujourd'hui aux néofascismes. Dans son oeuvre, les principes qui se dégagent de sa philosophie politique se retrouvent dans son épistémologie: toutes deux doivent se fonder sur la libre discussion des idées et la libre recherche par essais et erreurs des meilleures théories du moment.

© Possibles, 2026



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Popper et les néofascistes

Par Jacques G. Ruelland

Si l'on est d'une tolérance absolue, même envers les intolérants, et qu'on ne défende pas la société tolérante contre leurs assauts, les tolérants seront anéantis, et avec eux la tolérance. Il nous faut donc réclamer, au nom de la tolérance, le droit de ne pas tolérer l'intolérant (Popper, 1979 : 222).

Karl R. Popper (1902-1994) n'a jamais nommé les néofascistes, mais il les a néanmoins vertement critiqués. Ayant vécu en même temps que les principaux inspirateurs fascistes du 20^e siècle (Staline, 1878-1953; Mussolini, 1883-1945; Hitler, 1889-1945), Popper voit les fascistes envahir l'espace public européen au début des années 1920. Dès ses premiers écrits, confie-t-il dans son autobiographie, il s'inquiète des conséquences que peuvent engendrer les conflits armés contre la liberté, ourdis par des factions fascistes : « J'étais assez proche pour entendre siffler les balles lorsque, à l'occasion de la déclaration de la République autrichienne [1920], des soldats prirent pour cibles les membres du gouvernement provisoire rassemblés au haut des marches menant au bâtiment du parlement. Cette expérience m'amena à écrire un article sur la liberté » (Popper, 1981 : 51).

Il inspire ainsi Winston Churchill (1874-1965) qui, dès 1930, alerte l'opinion publique sur le réarmement de l'Allemagne, voyant dans le nazisme une menace dont le monde ne comprendra l'ampleur qu'une décennie plus tard. Parlant d'Adolf Hitler en 1934, Churchill déclarait en effet : « Pendant quelque temps, elle [la République de Weimar] chercha à s'accrocher, comme par désespoir, au maréchal Hindenburg [décédé en 1934]. Après quoi, de puissantes forces

partirent à la dérive; l'abîme s'ouvrit, et dans cet abîme s'avança après quelque temps un fou au génie féroce, dépositaire et incarnation des haines les plus virulentes qui jamais rongèrent des cœurs humains : le caporal Hitler » (Churchill, 2013 : 36). Popper, comme Churchill, considère les différents fascismes — aussi divers que leurs « créateurs » — comme ennemis de la démocratie et de la liberté.

Toutefois, Popper a deux champs de réflexion, l'épistémologie et la politique, alors que la plupart des critiques des fascismes n'en ont qu'un seul : la politique. En 1933, Popper dénonce dans *Misère de l'historicisme* les abus des diverses formes d'historicismes qui affirment péremptoirement l'existence de lois scientifiques inexorables, immuables et éternelles : « Tout se passe effectivement comme si les historicistes essayaient de se consoler de la perte d'un monde immuable en s'accrochant à la croyance que le changement peut être prévu parce qu'il est réglé par une loi immuable » (Popper, 1956 : 158).

Les historicismes se divisent en deux approches : les pronaturalistes et les antinaturalistes (Ruelland, 1991). Dans ces deux approches, l'homme perd son pouvoir sur la science : il ne peut la faire évoluer ni en changer les lois; en plus, il doit subir les effets de ces lois, tel un destin, sans pouvoir se défendre.

Outré par l'idée que l'homme pourrait croire en l'existence de pseudo-lois déterminantes guidant à jamais l'Univers, Popper aborde le côté sociopolitique de sa vision de la science en fondant sa définition de celle-ci sur la réfutabilité potentielle des théories scientifiques (Popper, 1973). Popper défend sa position indéterministe

par un argument simple. Si l'on veut que la science progresse, il faut admettre que ses théories actuelles sont perfectibles et indéterministes. On ne peut les considérer comme immuables, éternellement parfaites et purement vraies et ce qui est ici valable pour les sciences de la nature l'est aussi pour les sciences sociales (Popper, 1982). Notons au passage qu'on traduit erronément le concept de « réfutabilité » par celui de « falsifiabilité ». Or, falsifier, c'est forger un faux, c'est-à-dire faire passer une copie pour un original. Rien de tel ne se passe en science — sauf dans de rares cas de fraude. En science, on peut réfuter une théorie en présentant des preuves montrant que, à la lumière de nouvelles connaissances et de nouvelles technologies, ce que l'on croyait vrai jusqu'alors est en réalité faux. Par exemple, on peut démontrer que la Terre ne se trouve pas au centre de l'Univers et qu'elle tourne en réalité autour du Soleil. La première théorie n'a pas été falsifiée, mais invalidée par une nouvelle théorie : c'est ce que l'on appelle le progrès scientifique. On voit donc que Popper fonde son épistémologie sur le doute méthodique que Descartes expose dans son *Discours de la méthode* (1637), et sur la Raison comme principal instrument de la réflexion.

Adeptes du rationalisme et de la philosophie des Lumières, Popper s'inspire nettement de Descartes, Kant, Montesquieu et Voltaire pour fonder sa propre épistémologie et sa propre éthique, et pour critiquer Platon, Hegel et Marx dans *La Société ouverte et ses ennemis* (1945), ainsi que Darwin et Freud dans d'autres écrits. Ses choix philosophiques forgent en lui une vision réaliste du monde, de la science et de la société qui exclut tout idéalisme, romantisme ou utopisme (Popper, 1983).

Selon Popper, la théorie darwinienne de l'évolution et la psychanalyse sont inductives et tautologiques (Popper, 1978). En soutenant que

toutes les espèces vivantes évoluent, Darwin rend sa théorie irréfutable du fait qu'aucune espèce ne peut servir, en tant que contre-exemple, à mettre la théorie à l'épreuve. Une théorie potentiellement irréfutable n'est pas scientifique, dit Popper. De son côté, Freud soutient que tous les humains développent des névroses à divers degrés de gravité. Là encore, si nous sommes tous névrosés, il n'y a aucune chance de réfuter potentiellement la psychanalyse, qui n'est donc pas scientifique. Preuve que la discussion entre scientifiques est utile, Popper est revenu par la suite sur sa critique de la théorie darwinienne de l'évolution. Pour cela, il affirme le caractère scientifique de la sélection naturelle, l'âme de la théorie darwinienne de l'évolution : elle n'est ni tautologique ni universellement vraie, mais vérifiable, ce qui la rend réfutable et donc scientifique. Il admet ensuite qu'il existe dans la Nature une sorte d'instruction qui oriente génétiquement l'action de la sélection naturelle.

La théorie de la sélection peut être formulée comme étant loin d'être tautologique. Dans ce cas, elle est non seulement vérifiable, mais elle s'avère n'être pas strictement universellement vraie. Il semble y avoir des exceptions, comme dans de nombreuses théories biologiques; et compte tenu du caractère aléatoire et des variations sur lesquelles opère la sélection naturelle, l'apparition d'exceptions n'est pas surprenante. Ainsi, tous les phénomènes d'évolution ne s'expliquent pas uniquement par la sélection naturelle. Pourtant, dans chaque cas particulier, il est difficile de démontrer dans quelle mesure la sélection naturelle peut être tenue pour responsable de l'évolution d'un organe ou d'un programme comportemental particulier. Il est très intéressant que l'idée de sélection naturelle puisse être généralisée. À cet égard, il est utile de discuter de la relation entre la sélection et l'instruction. Alors que la théorie de Darwin est sélectionniste, la théorie théiste de Paley est instructionniste : c'est le Créateur qui, par son dessein, façonne la matière

et lui indique quelle forme prendre. Ainsi, la théorie sélectionniste de Darwin peut être considérée comme une théorie qui explique par la sélection quelque chose qui ressemble à de l'instruction. Certains éléments invariants de l'environnement laissent leur empreinte sur le matériel génétique comme s'ils l'avaient façonné, alors qu'en fait, ils l'ont sélectionné. (Popper, 1987 : 145)

L'explication de Popper est un peu ardue, et surtout lacunaire. Mais il avoue néanmoins, à demi-mot, que sa première idée sur la réfutabilité de la théorie darwinienne de l'évolution était discutable, voire erronée. Il en profite aussi pour réhabiliter en partie la psychanalyse en admettant, malgré les imperfections de cette théorie, au moins son utilité dans la recherche scientifique, faute de meilleurs outils, et en concédant que les théories de Darwin et de Freud ont énormément évolué et qu'elles ne ressemblent plus à leurs théories d'origine (Popper, 1987 : 145).

Popper prône l'utilisation d'une conception globale des différents fascismes et des nombreuses formes de néofascismes qu'il a vus naître et grandir à partir de 1945. Il constate que les néofascistes adoptent souvent quelques parcelles de l'idéologie fasciste dont ils s'inspirent, et que ces adoptions sont parfois contradictoires en elles-mêmes, ou entre elles, ou encore avec leur idéologie d'origine. Il constate également que les divers groupuscules néonazis sont aussi divisés que les fascistes — le nazisme étant réduit, d'une manière simpliste, à un fascisme assorti d'une théorie raciale. Là encore, les mouvements néonazis sont tantôt racistes, tantôt seulement antisémites, ou simplement antisionistes, ou encore généralement xénophobes ; certains se disent ouverts aux étrangers, pourvu qu'ils fussent WASP, c'est-à-dire blancs, anglo-saxons et protestants. Ce qui exclut une bonne part de l'humanité ! Les idéologues fascistes d'aujourd'hui

souhaitent en outre que tous votent, de gré ou de force (mais librement !), pour l'extrême-droite.

Au lieu de se lancer dans une analyse de ce nid de guêpes fascistes ou néofascistes, Popper les rassemble toutes dans un concept-valise où chacune peut se reconnaître en tout ou en partie : le totalitarisme. Il opère sa critique en soulignant, à la manière de George Orwell dans *La Ferme des animaux* (1945) et *1984* (1948), les pires travers du totalitarisme que sont les menaces à la démocratie et à la liberté. D'autres caractéristiques relient encore la plupart des fascismes et des néofascistes, comme l'emploi de la force contre le peuple et les protestataires, et la surexposition du peuple à la propagande, mais Popper semble considérer ces moyens comme des sous-ensembles de la lutte contre la démocratie et la liberté.

Avec Anne Amiel, nous définissons le totalitarisme comme « ce concept tout à la fois décrié et galvaudé [qui] renvoie à des régimes politiques n'apparaissant qu'au début du 20^e siècle, [et] qui vise à une emprise totale sur l'individu et la société et exclut toute possibilité de division interne. Les modèles les plus souvent étudiés sont soit le national-socialisme, soit le stalinisme » (Amiel, 2003 : 1030). Qu'il soit de gauche ou de droite, le totalitarisme ne réifie qu'une seule idéologie, crée une centralisation stricte du pouvoir et prône le culte de la personnalité du chef. Popper s'intéresse à ce type de régime dans une perspective historico-philosophique, cherchant à comprendre comment des sociétés entières ont accepté et même soutenu la suppression des libertés fondamentales.

À l'instar de Martin Heidegger (1889-1976), Popper estime que les origines de toutes les idées qui forment la civilisation occidentale se retrouvent dans la philosophie antique, notamment chez Platon. Il s'en explique dans

le premier tome de *La Société ouverte et ses ennemis* : dans *La République*, souligne-t-il, Platon imagine une cité idéale où chaque individu occupe une place selon son rang dans une hiérarchie immuable, et dont le chef est un roi-philosophe. « Selon la théorie platonicienne de la justice, les chefs naturels doivent commander et les esclaves naturels peiner. C'est une conséquence du précepte historiciste que l'État, pour empêcher tout changement, doit être la copie de son Idée sa véritable nature » (Popper, 1979a : 104).

C'est une société emmurée, sans débat ni remise en question de l'ordre établi, aux antipodes de celle que propose Popper. Ce dernier s'attaque également à Hegel et Marx dans le second volume de *La Société ouverte et ses ennemis*. Reprochant à ces trois philosophes d'avoir contribué à sacraliser l'histoire et le destin collectif, il les accuse d'avoir ainsi ouvert la voie à des régimes politiques se réclamant d'une vérité absolue et justifiant la violence et la censure au nom d'un avenir radieux. Pour Popper, toute philosophie de l'histoire prétendant prédire l'avenir ou imposer un sens unique et unidirectionnel à la société, conduit inéluctablement au totalitarisme — un univers pour des hommes unidimensionnels. « [...] le rôle de la pensée est de susciter des révolutions non par la violence et par la guerre, mais grâce à la discussion critique, conformément à la grande tradition du rationalisme occidental, issu d'une civilisation essentiellement pluraliste; [...] le monolithisme social est, au contraire, la mort de la liberté, de la recherche de la vérité, de la raison et de la dignité de l'homme » (Popper, 1979b : 206).

À l'opposé de la « société fermée », Popper propose la « société ouverte » qui est caractérisée par la reconnaissance du pluralisme des opinions, la liberté de penser et de critiquer, le respect de la personne humaine, ainsi que l'existence d'institutions démocratiques permettant la remise

en question des politiciens, la contestation, l'alternance au pouvoir et la protection des minorités. Pour Popper, la démocratie n'est pas le règne de la majorité simple, mais la possibilité, pour la société, de se corriger, de réformer ses lois et d'expérimenter, sans jamais prétendre détenir la vérité ultime.

La « société ouverte » repose sur l'humilité intellectuelle, tant dans le domaine des sciences naturelles que dans celui des sciences dites exactes : nul ne peut se prétendre omniscient ni infaillible. Au contraire : le progrès naît du débat et de la confrontation des expérimentations ou des points de vue, et de la capacité à reconnaître ses erreurs. Popper insiste sur la dimension antidogmatique de la découverte scientifique, la science progressant par conjectures et réfutations (Popper, 1968), ainsi que de la démocratie, dimension qui s'oppose fondamentalement à la logique totalitaire.

Mais avant même de devenir un membre de la société, l'être humain doit d'abord se forger une éthique personnelle où il se sentira seul auteur et seul responsable de ses actes. Popper puise ainsi dans l'existentialisme sartrien les bases de son éthique. S'impose ensuite la décision de s'engager dans le meilleur des projets collectifs qu'il juge répondre à ses aspirations. Il doit ainsi choisir l'idéologie politique qui le séduit le plus et le projet fondamental qu'elle alimente. C'est probablement le moment le plus crucial de la vie du/de la jeune adulte, où l'on ne peut s'abstenir de choisir, car « ne pas choisir, c'est encore choisir », dit Jean-Paul Sartre (1996 : 63). Popper partage avec Sartre les principes fondamentaux de l'existentialisme heideggérien. Dans *L'Être et le Temps* (1927), Heidegger tente de déterminer l'essence de l'homme à partir de la vérité de l'être, et non plus à partir de la vérité de l'étant. Il n'interroge rien d'autre que sa relation à l'être afin de concevoir

en son tréfonds l'essence de l'homme, elle-même désignée comme *Dasein*, « être-là », c'est-à-dire la manière d'être spécifique et propre à l'être humain (Heidegger, 1986). Chacun suivant son propre chemin pour donner un sens à sa vie, il faut se rendre compte que tout être n'agit que pour son propre bonheur. Cette vision eudémonique de la vie, développée par Heidegger, a non seulement influencé Popper, mais également Sartre et Albert Camus qui, soit dit en passant, déclare dans le *Mythe de Sisyphe* que, malgré son lourd châtement, « il faut imaginer Sisyphe heureux » (Camus, 2013 : 328).

La « société ouverte » n'est jamais achevée, mais toujours en construction dans un processus d'amélioration continue. Le refus du dogmatisme, la méfiance envers les utopies et la vigilance à l'égard de tout pouvoir qui se prétend absolu constituent les principes fondamentaux d'une société libre, selon Popper. Sans se laisser leurrer par la tentation totalitaire (Revel, 1976) qui guette tout parti politique et tout dictateur en puissance, il ne faut pas renoncer à ses rêves de bonheur et de liberté sous prétexte que le réalisme nous met face aux dangers qui menacent la plus grande utopie imaginée par l'homme : l'universalisme (Fourest, 2009).

La critique poppérienne du totalitarisme s'inscrit dans le contexte scientifique et sociopolitique du 20^e siècle, mais elle garde aujourd'hui toute sa pertinence. Dans un monde marqué par la montée des extrémismes et des populismes (Giroux et Mineau, 2021), l'autoritarisme et la remise en question des institutions démocratiques, l'appel de Popper à défendre la « société ouverte » demeure crucial, voire essentiel.

Popper met en garde son lectorat contre la facilité avec laquelle des sociétés stables peuvent basculer dans la dictature, souvent sous l'effet

de la peur, de la crise ou du ressentiment d'un seul homme. Popper souligne l'importance d'une éducation à l'esprit critique, de médias libres et d'une justice indépendante des autres pouvoirs pour préserver les acquis démocratiques. Loin d'être acquise une fois pour toutes, la « société ouverte » exige un engagement constant de tous ses citoyens et toutes ses citoyennes.

Certains critiques ont reproché à Popper de caricaturer la pensée des « ennemis » de la « société ouverte » (Platon, Hegel, Marx), de sous-estimer la complexité des phénomènes sociopolitiques ou de négliger les conditions économiques qui peuvent favoriser les dérives autoritaires. On dit aussi que la « société ouverte » reste vulnérable face aux menaces intérieures, telles que la désinformation, la polarisation manichéenne des opinions politiques, les inégalités sociales qui ne relèvent pas d'un totalitarisme classique, mais peuvent fragiliser la démocratie, et que Popper néglige tous ces points. C'est exact. Toutefois, dans le domaine des sciences politiques, le but de Popper n'est pas, contrairement à ce qu'il fait dans le domaine des sciences de la nature, de décortiquer la moindre miette de l'idéologie qu'il examine, mais de faire comprendre en quoi cette idéologie constitue une dangereuse attaque envers la démocratie et la liberté. Il agit de la même façon lorsqu'il dénonce, dans le monde scientifique, une fraude ou une théorie pseudoscientifique comme il le ferait, par exemple, avec la sociobiologie humaine (Ruelland, 2003).

Lorsqu'on voit un pays démocratique céder aux caprices d'un dictateur en folie qui utilise son pouvoir pour nuire à ses alliés au lieu de ne détruire que ses ennemis, qui ne respecte pas ses propres citoyens, qui décide de couper les vivres et les soins de santé aux personnes les plus démunies pour réarmer son pays en vue de terroriser les populations récalcitrantes ou déclencher des

conflits mondiaux, qui abolit tous les secrétariats voués à l'étude des changements climatiques et qui rêve de fermer toutes les universités qui contestent ses politiques, alors on pense aux cris d'alarme naguère lancés par Popper pour préserver la démocratie et la liberté, car celles-ci sont en danger de mort.

Selon de nombreuses sources, il est privilégié de vivre au Canada, un pays qui se distingue sur tous les plans, que ce soit en matière de politique, société, économie, libertés individuelles et protection sociale, entraide mutuelle, accueil des étrangers et des réfugiés. Évidemment, tout n'est pas parfait. Mais plusieurs pays nous envient et de nombreuses gens estiment que le Canada, sans être un paradis, est néanmoins une terre bénie des dieux. En relisant Popper, on se dit que, sans le savoir, Popper décrivait le Canada lorsqu'il dépeignait la « société ouverte », dont toutes les qualités qu'il lui attribue se retrouvent dans notre pays. Mais tous ceux et celles qui y vivent comprennent très bien que tout gouvernement, même le plus apprécié du monde, est un géant aux pieds d'argile qu'un rien peut faire trébucher et s'enliser dans les sables mouvants du totalitarisme. Soyons prudents et, de temps en temps, pensons à l'avenir de notre pays natal ou, pour certains comme moi, d'adoption très heureuse. Notre destin et le sien sont intimement liés.

La réflexion de Popper offre encore maintenant un puissant cadre pour penser la lutte contre les idéologies fermées et les fausses promesses du totalitarisme. Son insistance sur la pluralité des opinions, la capacité de se remettre en question et la protection des droits fondamentaux constituent un héritage intellectuel majeur pour toutes les sociétés attachées à la liberté, la dignité et la diversité humaine. Ne laissons pas les mots

de Popper se perdre dans le désert de notre indifférence.

Notice biographique

Jacques G. Ruelland, B. A. et M. A. (épistémologie), M. A. (histoire), M. A. (muséologie), PhD (histoire des sciences), est professeur retraité du Collège Édouard-Montpetit (philosophie) et de l'Université de Montréal (histoire et muséologie). Il a signé 61 livres de philosophie, histoire, littérature, et quatre romans. Il s'occupe actuellement de traduction, de rédaction et correction de textes muséaux, travaille pour deux éditeurs de livres d'histoire et donne des conférences sur des sujets variés.

Références

- Amiel, A. (2003). « Totalitarisme », Blay, M. (dir.), *Grand dictionnaire de la philosophie*, Larousse, Paris, pp. 1029-1030.
- Camus, A. (2013). *Œuvres*, Gallimard, Paris.
- Churchill, W. (2013). *Mémoires de guerre : Tome I (1919-1941)*, Éditions Tallandier, Paris.
- Fourest, C. (2009). *La dernière utopie : menaces sur l'universalisme*, Grasset, Paris.
- Giroux F. et Mineau A. (dir.) (2021). *Les Populismes d'hier à aujourd'hui : les ambiguïtés d'une parole attribuée au peuple*, JFD, Montréal.
- Heidegger, M. (1986). *L'Être et le Temps*, Gallimard, Paris.

- Popper, K. (1987). « Natural Selection and the Emergence of Mind », Radnitzky G. et Bartley, W. W. (dir.), *Evolutionary Epistemology, Rationality, and the Sociology of Knowledge*, Open Court, LaSalle, pp. 139-153.
- Popper, K. (1983). *Realism and the Aim of Science, from the Postscript to The Logic of Scientific Discovery*, Hutchinson. Londres.
- Popper, K. (1982). *The Open Universe: An Argument for Indeterminism, from the Postscript to The Logic of Scientific Discovery*, Rowman & Littlefield, Totowa.
- Popper, K. (1981). *La Quête inachevée*, Calmann-Lévy, Paris.
- Popper, K. (1979a). *La Société ouverte et ses ennemis, t. 1 : l'ascendant de Platon*, Seuil, Paris.
- Popper, K. (1979b). *La Société ouverte et ses ennemis, t. 2 : Hegel et Marx*, Seuil, Paris.
- Popper, K. (1978). *La Connaissance objective*, Éditions Complexe, Bruxelles.
- Popper, K. (1973). *La logique de la découverte scientifique*, Payot, Paris.
- Popper, K. (1968). *Conjectures and Refutations: The Growth of Scientific Knowledge*, Harper & Row, New York.
- Popper, K. (1956). *Misère de l'historicisme*, Plon, Paris.
- Revel, J.-F. (1976). *La Tentation totalitaire*, Brodard et Taupin, La Flèche (France).
- Ruelland, J. G. (2003). *L'Empire des gènes : histoire de la sociobiologie*, ENS Éditions, Lyon.
- Ruelland, J. G. (1991). *De l'épistémologie à la politique : la philosophie de l'histoire de Karl R. Popper*, PUF (Presses universitaires de France), Paris.
- Sartre, J.-P. (1996). *L'Existentialisme est un humanisme*, Gallimard, Paris.